

**Zeitschrift:** Cahiers du Musée gruérien  
**Herausgeber:** Société des Amis du Musée gruérien  
**Band:** 9 (2013)

**Artikel:** Une veste devient un emblème : le bredzon sous toutes les coutures  
**Autor:** Raboud-Schüle, Isabelle  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1047974>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 22.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



Ethnologue formée à l'Université de Neuchâtel, Isabelle Raboud-Schüle a réalisé des inventaires de collections et des recherches pour plusieurs musées régionaux. Elle crée en 1992 le Musée valaisan de la vigne et du vin, et collabore ensuite pendant douze ans à l'Alimentarium. Elle a pris les rênes du Musée gruérien en 2006.

## Une veste devient un emblème

# Le bredzon sous toutes les coutures

*Une veste aux manches courtes et bouffantes, une solide étoffe de coton bleu foncé finement lignée de blanc, des fleurs d'edelweiss brodées sur le col: ces trois éléments suffisent pour identifier le bredzon, la veste du costume d'armailli. Ce vêtement est devenu au cours du XX<sup>e</sup> siècle l'emblème du canton et du terroir fribourgeois.*

Avec un pantalon de même étoffe, une capette en paille bordée de velours noir, la veste appelée bredzon est la partie essentielle du costume masculin du canton de Fribourg. Dans le parler local, le vêtement s'appelle le complet d'armailli. Il peut encore s'enrichir d'une canne sculptée et d'un *loyi*, une sacoche en cuir portée en bandoulière. L'image du berger est médiatisée déjà à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, mais celle du bredzon va se fixer au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Les fondateurs et animateurs du mouvement des costumes régionaux en Gruyère, Henri Naef puis Henri Gremaud, conservateurs du Musée gruérien des années 1920 à 1970, ont rassemblé des informations et publié maintes contributions sur ce costume<sup>1</sup>. L'un et l'autre l'ont porté dans de nombreuses occasions et avec un esprit militant. Un habit de travail, simple, solide et original est devenu à leurs yeux un «costume national» dont ils valorisent les racines anciennes. Le costume actuel résulte pourtant d'une foule d'adaptations aux modes et aux matériaux disponibles. Examinons-en toutes les coutures.

## Chez le tailleur

Bon nombre de Gruériennes ont appris à confectionner les robes du costume régional dans les écoles ménagères ou par la pratique domestique. Un tailleur le confirme: «*Pour les dames, la plupart se débrouillent*». En revanche le complet de l'armailli adulte est coupé et cousu par des tailleurs ou des couturières expérimentées.

<sup>1</sup> NAEF, Henri: «L'art dans le costume», in *L'Art vivant*, N° 212, Paris, juillet 1936, pp. 172-173.

NAEF, Henri: «Les trois Gruyères», in *Costumes et coutumes*, année 22, N° 2, Zurich, 1958.

NAEF, Henri: *Lyôba*, Bulle, 1933.

MAURON, Christophe: «Henri Naef et la Gruyère, Rénover par la tradition», in *Le Musée gruérien*, Cahiers du Musée gruérien, N° 7, 2009.

La coupe de la veste n'est pas très compliquée, mais elle exige néanmoins quelques tours de main spécifiques. Les modèles et les précieux patrons se transmettent localement. Dans les années 1980, Bertha Tornare de Charmey, couturière de village depuis plusieurs décennies, semble représenter un métier en voie de disparition. Elle a fait son apprentissage de couturière pour hommes à Vaulruz et réalise toutes les opérations elle-même, de la coupe à la broderie. «*Aucune jeune fille n'aime-t-elle assez les armaillis pour reprendre le flambeau?*»<sup>2</sup> La demande suscite néanmoins quelques vocations. Après une solide formation de coupe et de couture accomplie dans un atelier à Morat, Claudine Juillard a fait carrière dans la haute couture parisienne. Lorsqu'elle revient s'installer en Gruyère, elle cherche du travail et reçoit des demandes pour des retouches, mais également pour des bredzons. Malgré sa solide expérience professionnelle, elle doit acquérir les tours de main et prend donc conseil auprès de Julie Paradis à La Roche. Cette artisane lui transmet finalement sa paire de ciseaux en symbole de la continuité du métier<sup>3</sup>. Claudine Juillard réalise des costumes pour des privés et des sociétés, elle participe aussi à la confection des costumes des armaillis de la Fête des Vignerons de 1999, un travail difficile en raison du tissu inhabituel choisi par la costumière. Lorsqu'elle cesse son activité professionnelle, elle transmet son savoir-faire et ses stocks à d'autres couturières et confie ses patrons au Musée gruérien. Malgré une demande stable, l'incertitude plane toujours sur l'avenir du métier: «*Nous travaillons avec un tailleur qui coupe, un tailleur qui coud et une brodeuse. Le tailleur répartit le travail et nous livre les complets. Mais tous ces artisans ont tous entre soixante et quatre-vingts ans...*»<sup>4</sup> Quelques couturières démarrent dans cette activité tout en cherchant à diversifier leur offre avec d'autres articles folkloriques.

La confection des bredzons est particulièrement pénible en raison de l'étoffe épaisse et dure: «*On casse les aiguilles, on casse les doigts, on se casse la santé*» affirme un tailleur qui coupe, mais préfère donner la suite du travail à une couturière. Celle-ci travaille sur une machine professionnelle, avec des aiguilles en acier, pour coudre jusqu'à huit épaisseurs de tissu. La manipulation dégage beaucoup de fibres et de poussière, celle des tissus comportant du chanvre est réputée particulièrement

**«Il faut avoir une reconnaissance particulière au triège, le succédané de la grisette rayée, qui apparaît vers 1870 dans le pays et bénéficie d'un succès considérable dû à sa solidité et à ses qualités pratiques. Reconnaissance, le mot ici n'est pas trop fort, car les étoffes de fantaisies auraient voué le costume à une mort certaine.**

**Il lui fallait pour durer plus de modestie et plus de gravité. Il lui fallait aussi de l'homogénéité, et il n'est pas de vêtement national sans unité. Il s'implante parce qu'il ne coûtait pas cher et n'était pas trop salissant, et qu'il avait la vie longue.»**

**NAEF, Henri: Conférence au cercle artistique de la jeunesse, 7 novembre 1934.  
Extraits de ses notes manuscrites (voir *La Liberté*, 8 novembre 1934).**

<sup>2</sup> *Construire*, 10 octobre 1984, documentation du conservateur, Musée gruérien.

<sup>3</sup> Interview du 16 janvier 2013 à La Tour-de-Trême.

<sup>4</sup> Interview à Bulle, 26 mars 2009.



nocive. La coupe, la couture et la broderie d'une veste et d'un pantalon exigent une bonne trentaine d'heures de travail. «*Récemment c'était 750 francs au départ chez le tailleur, pour le pantalon et la veste.*» L'activité est donc peu lucrative, mais la demande subsiste avec même un certain regain d'intérêt de la part de jeunes. «*A 20 ans ils se font faire un costume d'armailli alors que nous, on n'en voulait plus!*»<sup>5</sup> Les tailleurs travaillent sur commande. «*Pendant l'hiver, ils en font parfois quelques-uns de plus pour la location.*»<sup>6</sup> Les costumes des sociétés locales constituent l'essentiel du marché et font jouer la concurrence. Chaque artisan protège son exclusivité, son carnet d'adresses et ses petits secrets<sup>7</sup>.

### **Une coupe à la mode depuis le XIX<sup>e</sup> siècle**

Pour satisfaire leur clientèle, les tailleurs adaptent la forme du complet aux habitudes. La coupe générale du pantalon et de la veste a donc suivi la forme du vêtement civil. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la taille est haute et le pantalon «à pont» se ferme sur les deux côtés, sans bragette, les canons sont droits. Dans le dos, une martingale règle l'amplitude de la taille. Depuis 1860 et tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, la taille s'abaisse et le pantalon tient sur les hanches par une ceinture à passants, au-dessus d'une bragette à boutons. Seuls quelques amateurs âgés préfèrent encore la coupe avec des bretelles boutonnées. La longueur pose une difficulté inédite aux tailleurs en raison de l'augmentation moyenne de la stature des hommes. Pour les clients aux longues jambes, les tailleurs doivent ajouter un empiècement au pantalon pris dans la largeur du rouleau.

Dans les années 1830-1850, le gilet, avec ou sans manches, est porté très court. Lorsque la ligne de la taille s'abaisse, le bredzon – comme le gilet – va s'allonger en suivant la forme générale du veston masculin. Actuellement les tailleurs adaptent leurs mesures au client: ils fixent la mesure à deux doigts depuis le placet de la chaise lorsque leur client est assis. Le bredzon se taille droit, non cintré et avec un dos d'une seule pièce. Le bord inférieur est resté droit depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Certaines couturières arrondissent juste les coins du devant pour éviter qu'ils se recourbent. Cette coupe simple n'est finalement pas sans difficulté: «*Beaucoup d'hommes ont une bosse dans le dos, on leur dit poliment qu'ils ont du muscle aux omoplates. Ce n'est pas facile de faire que la veste tombe bien.*»<sup>8</sup> Le

<sup>5</sup> Entretien avec un tailleur, le 30 mai 2013.

<sup>6</sup> Manuscrit Pierre Biner, documentation du conservateur/costumes.

<sup>7</sup> Interview à Bulle, 26 mars 2009.

<sup>8</sup> Interview de Marie-Rose Corminboeuf, le 26 mars 2009 au Musée gruérien.

devant est doublé et doté de poches intérieures adaptées à l'embouchure des instruments à vent et plus récemment au téléphone. Plutôt que les étoffes militaires, la préférence va aujourd'hui aux doublures de couleur bleue, «*pour que ce soit joli quand la veste s'entrouvre*». Les boutons métalliques sont frappés d'étoiles ou de «*for men*».

Les manches de type ballon apparaissent sur les tableaux des montées à l'alpage du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Sylvestre Pidoux a représenté les habits des bergers avec autant de précision qu'il a peint la robe des vaches. Le style vestimentaire s'apparente au Premier Empire, avec des cols portés dressés et des gilets courts se terminant sur les côtes. La plupart des hommes qui y sont représentés arborent des manchettes courtes. Leur forme rebondie très décorative a été expliquée par le besoin, pour le fromager, d'y retenir l'étoffe de la chemise retroussée pour plonger les bras dans la chaudière. Les manches de la chemise doivent probablement aussi être relevées pour la traite. Or elles apparaissent toujours roulées en dessous et non cachées dans la manche. L'explication de la forme du costume par la fonction est déjà défendue par Juste Olivier en 1837: «*Bien des chalets conservent encore un costume qui n'est pas sans originalité ni sans grâce: celui des armaillis ou des vachers. Le chapeau de feutre rond noue son large ruban de velours par une boucle d'argent. Les manches d'une jaquette foncée se gonflent arrêtées sur l'épaule, pour que le bras puisse plonger nu dans la profonde chaudière. Des boutons de métal reluisent sur le gilet écarlate et une agrafe d'argent en forme d'écusson ferme la chemise de toile bien blanche. Sur les pantalons rayés et boutonnés le long de la jambe se balancent une chaîne et une grosse clef de montre, toutes trois d'argent.*»<sup>9</sup> Il a peut-être vu cette tenue d'apparat lors d'une Fête des Vignerons. Henri Naef explique en revanche la présence de manchettes bouffantes par une influence féminine dont il se plaît à imaginer l'origine dans l'Oberland bernois: «*Les manches, que façonna jadis quelque Corinne ignorée, s'arrêtent aux épaules. [...] Ce qui revient à dire que la forme est Premier Empire, et que, vraisemblablement, de la nippe d'une femme l'homme s'est affublé. [...] j'ai toute une série de tissus anciens de bredzon en cretonne et indienne féminine.*»<sup>10</sup> Les manches bouffantes résultent probablement d'une mode, en vogue plusieurs fois depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, tant pour les robes de dames que pour les vestes masculines. La



Le notaire Placide Currat (1847-1906), interprète du chant *Le Ranz des vaches* à la Fête des Vignerons en 1889 et en 1905. Au pied de cette photographie figure l'inscription suivante: «A mon ami F. Herberhold, professeur. Souvenir du concert du 17 avril 1895 donné à Bulle pour les incendiés de Gampel. P. Currat.»

Musée gruérien

<sup>9</sup> OLIVIER, Juste: *Le canton de Vaud et son histoire*, vol.I, Lausanne, 1837, p. 214, copie manuscrite de l'extrait dans le dossier du conservateur/costume, Musée gruérien.

<sup>10</sup> Lettre du 13 mai 1949, documentation du conservateur/costume, Musée gruérien.

Bredzon d'armailli en cotonnade verte et moucheture violette, entré à l'inventaire par H. Naef en 1924.

Photo IG-1939



forme se serait ensuite maintenue, dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, du moment que l'image de l'armailli devient une icône.

Dans la correspondance échangée avec le *Glossaire des patois de la Suisse romande*<sup>11</sup>, Henri Naef défend l'origine fonctionnelle du costume: «*Il n'y a jamais eu de bredzon "de parade", comme vous le présumiez, et celui que je porte une bonne partie de l'été est, comme tous ses frères, celui du travail.*»<sup>12</sup> Il milite pour que ce costume ne reste pas réservé aux éleveurs: «*Dès longtemps, le costume d'armailli était en passe de devenir le vêtement masculin de la bonne saison. L'on voit aujourd'hui des Bullois le mettre même à l'église (chemise blanche, bien entendu). En certains endroits (Charmey), il subit un arrêt (la jeunesse joue aux beaux messieurs). [...] Et pour ma part, j'ai beaucoup poussé à en faire le vêtement national, que portent groupes ruraux et urbains, mais sans aucune fioriture nouvelle.*»

### Les broderies de trop?

Les bredzons des années 1900 collectionnés au musée, tout comme certaines vestes d'enfants<sup>13</sup>, se singularisent par leur décor foisonnant, avec une chaudière sur la poche ou des bouquets de fleurs sur le devant, voire au milieu du dos. Henri Naef jugeait ces décos excessives. Le motif de la chaudière sur la poche reste toutefois prisé dans quelques familles.

En revanche, la fleur d'edelweiss sur le col fait partie du modèle standardisé. Les vestes des armaillis photographiés en 1866 à l'Exposition de Genève n'en arborent pas. Dans

<sup>11</sup> *Glossaire des patois de la Suisse romande*, Neuchâtel, vol.II, p. 754.

<sup>12</sup> Lettre du 13 mai 1949, documentation du conservateur, Musée gruérien.

<sup>13</sup> *La Liberté*, 13 mai 2013, p. 12.



le groupe qui parade à l'inauguration du Musée national à Zurich en 1898, quelques fleurs apparaissent sur les revers. A la même époque, l'*edelweiss* éclot sur les costumes masculins de Suisse centrale et d'Appenzell. Les bredzons portés à l'Exposition universelle de Paris en 1900 sont amplement brodés de fleurs.

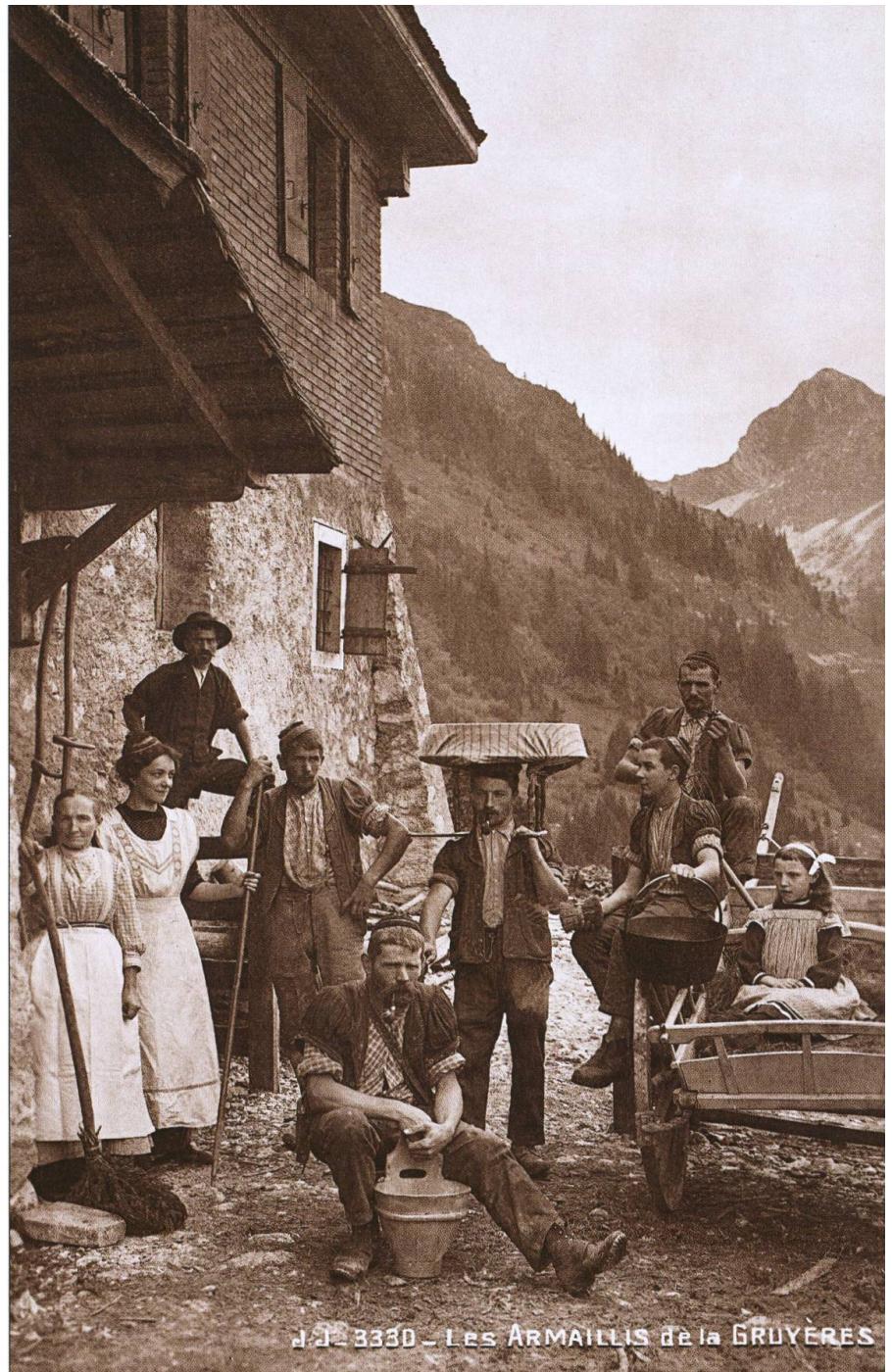
Au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, l'*edelweiss* s'impose donc comme faisant partie intégrante du costume. Un certain nombre d'étoiles brodées sur le col s'y ajoutent au gré des envies personnelles, mais sans jouer de rôle particulier. Chaque brodeuse réalise les *edelweiss* à sa manière, le cœur peut être plat ou pelucheux, avec des étamines dorées et une courbure particulière. Les connaisseurs savent y repérer la signature d'une artisan.

### Le triège, du travail à la parade

Le mot *triège* est attesté en Suisse romande pour un tissu particulièrement robuste et épais. Ce terme technique est utilisé uniquement dans un contexte local au XX<sup>e</sup>

Armaillis gruériens et musique de Charmey au Congrès des catholiques suisses, à Zoug, les 21 et 22 août 1909. Tous les cols n'ont pas d'*edelweiss* brodé. Photo-086

Pour le travail au chalet, le bredzon ne comporte pas de décos et se porte sur une chemise à carreaux. Pour compléter la scène, les femmes ont mis un tablier de travail blanc. Carte postale Jullien frères à Genève, vers 1900. collection Musée gruérien



siècle et il disparaît des dictionnaires. Il n'est employé que des connaisseurs du costume dans le canton de Fribourg pour l'étoffe du costume d'armailli. Le nom triège a une étymologie latine (*trilix*, trois fils)<sup>14</sup>, cependant le terme s'est davantage maintenu dans le domaine alémanique, sous la forme *Drilch* ou *Drell* qui désigne une étoffe épaisse et solide et s'apparente aussi à l'anglais *Twill*<sup>15</sup>. Le tissu est caractérisé par une armature en sergé (comportant des côtes obliques avec les fils de trame visible au recto et ceux de chaîne au verso). Dans le même groupe de tissages denses se trouve la grisette, une solide étoffe de couleur indéfinie qui habille les ouvriers et les ouvrières, en particulier les petites mains de la couture parisienne au début du XIX<sup>e</sup> siècle. En font aussi partie les serges des habits de caserne, les tabliers robustes, et, aujourd'hui encore, le coutil des housses de matelas. En

<sup>14</sup> VON WARTBURG, Walter: *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, vol.III, p. 159 b: «*Drillich*, coutil de fil»; vol.VII p. 271: «*Trilix* dont est issu *treillis*» et «*Drilich*».

<sup>15</sup> BODMER, Anne-Marie: *Spinnen und Weben im Wallis*, Genève, 1940, p. 81.

combinant deux types de fibres, le triège s'apparente aux étoffes dites « de Nîmes » au XVII<sup>e</sup> siècle, qui combinaient la laine et des déchets de soie. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le denim de pur coton remplace aux Etats-Unis le tissu jeans (« de Gênes ») pour de célèbres salopettes et ensuite de fameux pantalons appelés blue-jeans.

L'évolution du triège utilisé en Gruyère et dans le canton de Fribourg est locale mais similaire. La chaîne est en lin, de couleur naturelle, anciennement peut-être en chanvre, d'après des témoignages recueillis au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>16</sup>. La trame est en coton bleu, alterné tous les quatre passages avec un fil blanc qui trace ainsi une fine rayure. Plusieurs fabriques alémaniques en ont produit, mais cette étoffe n'est ensuite plus tissée que par les ateliers du pénitencier de Thorberg. Lors d'une visite sur place avec Henri Gremaud, Pierre Biner note que le travail sur un métier mécanique exige de l'endurance; il est donc attribué aux détenus condamnés à de longues peines. D'autres ateliers ont pris la relève du pénitencier mais ne tissent le triège que sur commande spéciale. Vu l'investissement exigé, le commerçant qui s'y engage veut en garder l'exclusivité. De ce fait, un grand nombre de bredzons sont taillés durant plusieurs années dans le même rouleau de tissu.

Le bleu – tiré jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle de l'indigo – est obtenu par l'industrie chimique après la Première Guerre. Dans les uniformes (police, armée, etc.) puis l'habillement ordinaire, le bleu est la couleur préférée de tout le XX<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup>. Elle rend l'armailli reconnaissable au premier coup d'œil sur les poyas, même lorsqu'il n'est dessiné qu'approximativement. La nuance est loin d'être identique et elle a varié pour chaque lot de tissu, en raison de secrets gardés par certains teinturiers et surtout de changements intervenus dans les produits chimiques autorisés. Quelques lots ont déteint ou viré et laissé un mauvais souvenir aux couturières et aux utilisateurs déçus. Certaines sociétés de musique ont choisi de garder l'étoffe dans sa teinture presque noire. Dans les années 1860 à 1950, des bredzons se taillent également dans des tissus dans les tons beige, jaune, brun rouille, gris ou bleu clair. Des galons viennent parfois souligner de rouge les bordures.

Pour des raisons économiques, durant les années de crise des années 1930 et 1940, apparaissent également de nouveaux produits comme « *la fibranne qui était sans corps*

<sup>16</sup> Manuscrit de Pierre Biner, dossier costume, documentation du conservateur, Musée gruérien.

<sup>17</sup> PASTOUREAU, Michel: *Bleu. Histoire d'une couleur*, Paris, 2000, p. 169.



Groupe de la Gruyère à la Fête des costumes de Genève, 1931.  
Archives de la Fédération nationale des costumes suisses.

DIV-00181

*ni tenue et qui a été balayée par le pur après la guerre*<sup>18</sup>. Au sein de l'Association gruérienne pour le costume et les coutumes, Henri Naef a constamment privilégié le trièce bleu et il l'établit comme signe distinctif de la Gruyère. La grisette et le velours noir restent l'apanage des Vaudois. «Car il est bien devenu une sorte d'uniforme. Le trièce bleu violacé ne souffre nulle concurrence. [...] L'on voit aussi maintenant le velours (une sorte de futaine bleue) faire son apparition. Mais la chose est rare. Et le costume “classique” le met en quarantaine.»<sup>19</sup>

Les qualités du costume d'armailli en trièce sont exactement celles qui ont fait le succès, à la même période, du blue-jeans: solidité et simplicité pour toutes les couches sociales, ainsi qu'une vocation utilitaire qui s'efface derrière le symbole. Le costume bleu de l'armailli est devenu le signe d'appartenance à un canton. A la différence du jeans mondialisé, le précieux bredzon n'a cependant pas été adopté par les femmes.

Dans le costume standardisé, les phénomènes de distinction et les marqueurs sociaux réapparaissent grâce aux détails. La ceinture brodée au point de croix et la chemise blanche plissée à l'ancienne sont portées, pour les

<sup>18</sup> Manuscrit de Pierre Biner, dossier costume, documentation du conservateur, Musée gruérien.

<sup>19</sup> Lettre du 13 mai 1949, documentation du conservateur, Musée gruérien.

grandes fêtes, par les tenants de la tradition. Sous la veste, la chemise blanche marque la tenue endimanchée ou de scène. La chemise constellée d'edelweiss, bleue ou grise, se porte aussi comme costume de travail. Lors d'une grande fête comme la Poya 2013, la chemise bleue se porte aussi avec le bredzon. Faut-il y lire chez ceux qui font au quotidien le travail de l'armailli une volonté de se démarquer des armaillis endimanchés?